

## Romans d'une tradition a demi oubliée

Réjean Beaudoin

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1991). Compte rendu de [Romans d'une tradition a demi oubliée]. *Liberté*, 33(4-5), 228–238.

---

# LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## ROMANS D'UNE TRADITION À DEMI OUBLIÉE

Le roman québécois a acquis une remarquable vitalité au fil des ans. Le fait se constate aisément par la quantité, la diversité et même la qualité des titres qui paraissent. La prolifération du genre a parfois de quoi inquiéter, mais l'un des signes les moins douteux de son état de santé vient du nombre de jeunes romanciers qui côtoient régulièrement les noms connus de ceux qui ont commencé à publier avant la Révolution tranquille et qui continuent à défrayer la chronique de l'actualité. Qu'est-ce d'ailleurs que l'actualité? S'en tenir aux dernières parutions pour en rendre compte masque un aspect important de la réalité littéraire, car l'éventail de plus en plus large des nouveautés n'épuise pas l'horizon du présent. Même dans une littérature jeune, on ne peut pas négliger la part qui revient à la tradition.

Alors que la plupart des textes meurent, d'autres refusent d'expirer et semblent renaître au contact de nouveaux lecteurs, dans un contexte qui ne ressemble en rien à celui de leur première publication. D'où vient que certaines œuvres échappent au sort de leur disparition? Je ne veux pas parler des «classiques», c'est-à-dire des textes qui ont déjà franchi avec succès les étapes de leur procès de «canonisation». Les cas qui me retiennent ici sont plus passionnants, parce qu'ils sont encore indécis: leur présence ou leur absence dans les fonds d'édition prend alors toute sa signification. Mon premier sentiment en est un de confu-

sion presque totale: des titres importants sont injustement ignorés et le choix d'en remettre d'autres en circulation semble fantaisiste sinon inexplicable. Tout se passe comme si on y allait un peu au petit bonheur. Ce n'est sans doute pas par hasard que de grands projets de recherche s'orientent maintenant vers l'histoire littéraire. Les questions que je viens de formuler bien naïvement nourrissent actuellement d'impressionnants chantiers de réflexion<sup>1</sup> dont la nécessité s'impose aisément. Lorsqu'on considère la politique de réédition, on ne peut qu'observer le flottement du corpus et le manque de repères sûrs dont le défaut n'est pas sans se faire sentir dans l'à-peu-près généralisé qui caractérise la situation qui m'occupe. À côté des succès de l'édition courante (petits calibres et gros canons), il y a les textes d'avant-hier qu'on réimprime et ceux qu'on laisse tranquillement s'éteindre. Pourquoi ceux-là et non ceux-ci? Comment décider, par exemple, que Berthelot Brunet, André Giroux, Eugène Cloutier et Andrée Maillet resteront accessibles dans une collection de poche, alors que Pierre Gélinas et Georges Cartier disparaîtront des catalogues? Qu'est-ce qui vaut à *Marie Calumet* (1904), de Rodolphe Girard, l'honneur d'être non seulement réédité mais de faire l'objet de relectures<sup>2</sup> savantes?

\* \* \*

---

1. Cf. Clément Moisan (dir.), *L'Histoire littéraire: théories, méthodes, pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 284 pages.

2. Cf. Louise Milot, François Ouellet et Fernand Roy, «L'inscription de l'écriture dans *Marie Calumet*», *Voix et images*, n° 46, automne 1990, p. 80-94.

*Il est dur, sans transition, de faire un intellectuel d'un fils de paysan.*

Robert Charbonneau, *Ils posséderont la terre*<sup>3</sup>

Robert Charbonneau (1911-1967) écrit entre la Seconde Guerre et la Révolution tranquille. L'éditeur<sup>4</sup> joua un rôle déterminant dans une conjoncture cruciale pour la consolidation de l'infrastructure qui faisait cruellement défaut à l'affirmation de la littérature canadienne-française. Comme romancier, son œuvre est maigre, dans tous les sens du mot, et tient essentiellement du roman psychologique. Son titre le plus connu, *Ils posséderont la terre* (1941), a été réédité en 1970 et reste, je le suppose, disponible en librairie. XYZ éditeur vient cependant de rééditer un court récit de Charbonneau, *Aucun chemin n'est sûr...*<sup>5</sup>, texte d'abord publié en 1959 dans une revue à distribution restreinte. Le document peut intéresser les chercheurs, mais il n'ajoutera rien à la gloire de l'auteur. Il s'agirait de la version fictive d'une biographie de Berthelot Brunet, à laquelle Charbonneau avait travaillé avant que le projet lui échappe aux mains de Paul Toupin. De toute façon, le Berthelot Brunet de la légende, autrement coloré que le triste fantôme du Philippe Maugret d'*Aucun chemin n'est sûr*, vit d'une vie autonome. Mais puisque je me donne congé, pour une fois, de suivre l'actualité, je voudrais dire quelques mots de *Ils posséderont la terre*.

Il s'agit d'un roman d'apprentissage qui suit les chemins croisés, puis séparés de deux adolescents s'initiant pa-

3. Montréal, Fides, «Bibliothèque canadienne-française», 1970, p. 36.

4. Cofondateur (avec Paul Beaulieu) de la revue *La Relève* (1934) et des Éditions de l'Arbre (en 1940, avec Claude Hurtubise), Robert Charbonneau a été président de la Société des éditeurs de 1945 à 1947.

5. Montréal, XYZ éditeur, 1990, 100 pages. Le texte de Robert Charbonneau est suivi d'un long commentaire de Pierre Vuillemin-Salducci: «Robert Charbonneau, le doute et le secret».

thétiquement au métier d'homme. Le sujet est audacieux, mais le traitement est prudent: on devine trop, avec le recul d'un demi-siècle, tout ce qui ne pouvait pas se dire clairement à l'époque et qui est suggéré par des détours et des contorsions exaspérantes. C'est un texte qui a mal vieilli. Techniquement, il est scindé en deux parties dont je ne sais pas très bien l'utilité: un long prologue à la première personne précède les vingt et un courts chapitres, narrés à la troisième personne, qui composent la suite du roman. Cet hiatus encombrant et gratuit, même s'il contribue à l'opposition des deux héros, nuit à l'unité du texte. Cela dit, ce récit comprend de nombreux éléments dont on appréciera la résonance extraordinaire dans l'évolution ultérieure du roman québécois. La citation est un peu longue, mais c'est pour faire l'économie d'une démonstration sans doute fastidieuse.

*Ma mère, je ne l'ai pas connue. Elle est morte en me donnant le jour. Mon père était un faible. Il est mort écrasé par la misère. Un soir, il est allé se jeter dans le canal, comme il l'avait répété toute sa vie sans être entendu.*

*J'avais douze ans quand j'allai habiter chez mes grands-parents. [...] La plupart du temps mon grand-père était ivre. Il avait toujours les yeux injectés de sang, de petits yeux bleus qu'il tenait perpétuellement clos. Quand il n'était pas là à l'heure du repas, ma grand-mère me demandait d'aller le chercher à l'unique taverne du quartier.*

*À cause de mes maux d'estomac, je n'aimais pas jouer, passant la journée dans les jupes des femmes et dans les livres. Ma maladie me dispensait encore d'aller aux champs avec les hommes. Car j'avais l'âge d'aider sur la ferme. Mais féru de Virgile et d'Horace, je trouvais nos paysans vulgaires. Et je m'enfermais tout le jour, avec mes livres, dans un petit grenier qui servait de débarras.*

*Entre ces deux enfers du collège et de la maison, je m'évadais dans la rue, rêvant de m'enrichir par n'importe quel moyen et de dominer. J'aimais m'imaginer à la tête d'une grande industrie, fier, admiré, redouté, à la façon de ces grands bourgeois, peints par monsieur Paul Bourget.<sup>6</sup>*

Ces pages ne contiennent-elles pas la genèse d'innombrables héros en puissance, de Jean Lévesque à Jean-le-maire? Il faut savoir gré à Robert Charbonneau d'avoir patiemment déblayé une voie qui, en 1941, n'avait encore rien d'évident.

\* \* \*

*Il avait une vocation à la souffrance jointe à un appétit malsain de perfection.*

André Giroux, *Au-delà des visages*<sup>7</sup>

André Giroux (1916-1977), parallèlement à sa carrière dans la fonction publique du Québec, a surtout écrit pour la radio et la télévision. *Au-delà des visages*, son premier roman, est publié en 1948. Ce court récit fait voir les remous soulevés par un crime sordide dans l'entourage de celui qui en est accusé: un jeune homme à la conduite jusqu'alors irréprochable et qui jouissait d'une enviable réputation. L'affaire illustre les malaises latents d'une société par une tragédie personnelle dont le motif est presque inconcevable au lecteur d'aujourd'hui: Jacques Langlet a étranglé une prostituée, vraisemblablement après lui avoir fait l'amour, dans un geste de révolte et d'expiation pour la perte de sa «pureté». Le récit se divise en une quinzaine de regards

6. *Ils posséderont la terre*, p. 20, 24, 26, 29 et 37.

7. Montréal, Fides, «Bibliothèque québécoise», 1988 (première édition: 1948), p. 68.

braqués sur ce fait divers par autant de «témoins» plus ou moins directement impliqués. Le jeu de la composition fait habilement ressortir les ramifications sociales de l'événement par le relais de plusieurs narrateurs. Le romancier instruit le procès d'une société, sans avoir l'air d'y toucher, puisqu'il se contente de céder la parole à des personnages qui se compromettent à leur insu dans le confort de leur position d'observateurs du malheur de Langlet. Or les réactions de ces narrateurs et les discours sociaux qu'ils représentent sont donnés à lire comme les éléments constitutifs du comportement criminel. D'où le renversement subversif opéré par le dispositif romanesque: Langlet est un être d'exception, il est le seul individu intact dans un milieu intégralement lâche ou corrompu.

Comme le souligne à juste titre l'introduction de Gilles Dorion, l'audace de la technique narrative sert très efficacement la vigueur de la critique sociale. Le héros brille par son absence. Le lecteur n'apprend rien de lui qu'indirectement, par recoupements, à l'intersection des segments disjoints de la narration. La répression de la sexualité n'est que le symbole intériorisé d'une occultation généralisée, véritable conspiration collective qui pèse de tout son poids sur toute affirmation personnelle. *Au-delà des visages* illustre les difficultés du roman psychologique dans la culture québécoise de l'après-guerre: le nationalisme a imposé un modèle de roman du groupe qui ne laisse aucune place à l'identité des individus<sup>8</sup>. La force du romancier est d'avoir su tirer profit de cette contrainte dans le meilleur intérêt de

8. Cette impasse a d'ailleurs donné lieu à plusieurs œuvres de la même époque. La prose d'Anne Hébert en est l'exemple le plus connu. *Mathieu* de Françoise Loranger en fournit un cas très caractéristique. Ce dernier roman vient d'être réédité chez Boréal («Boréal compact», 1990). Je pense aussi à Langevin et à Bessette, en fin de parcours, mais la voie avait été débroussaillée par des précurseurs plus ou moins heureux: Desmarchais, Desrosiers, Élie, Charbonneau, Cloutier.

son propos. Les lieux communs moralisateurs sont proprement détournés de leurs fins, grâce à un art dont les ressources techniques sont judicieusement soumises à une liberté de pensée qui s'annonce, un an avant la publication de *Refus global*.

Malgré les qualités indiscutables du texte de Giroux, relire cette histoire en 1991 ne va quand même pas sans malaise. On reste stupéfait devant la disculpation de l'assassin, qui s'ajuste presque trop parfaitement à la visée idéologique du romancier. La question de la violence dirigée contre la femme n'est même pas posée: c'est sans doute ce qui étonnera le plus le nouveau lecteur (je n'ose imaginer la réaction d'une lectrice). La névrose apparente de Jacques Langlet et la victime de son agressivité meurtrière sont commodément versées au compte de la communauté: «Il détestait la vie mensongère telle que l'a édifiée une société qui ne tient pas à voir la vérité en face, qui ne veut même pas la regarder du tout, qui refuse simplement de l'admettre<sup>9</sup>». Jacques Langlet sort du même moule que les jeunes hommes de *Ils posséderont la terre* (même la référence à Paul Bourget n'y fait pas défaut). Ombrageux, bouillant d'une énergie contenue, errant sans but à sa mesure dans l'univers qui s'offre à lui, ce héros volcanique a ceci de particulier qu'il fait irruption, chose à peu près impensable et peut-être inédite à cette date dans le roman québécois. La phase active de la commotion est complètement soustraite au déroulement du récit qui ne commence qu'après le fait, dans les retombées du séisme qui ébranle le sol friable de la bonne conscience et secoue l'inertie des idées en place et des bons sentiments. Mais innocenter le personnage aux dépens du milieu qui l'a façonné équivaut à le vider de tout son être, à lui dénier toute substance et à reconduire tacitement l'omnipotence de la société dénoncée. La stratégie romanesque n'est efficace qu'à la condition de ne pas

---

9. *Au-delà des visages*, p. 66.



être poussée à l'extrême: à la limite, le discours du roman se trouve lui-même piégé par l'univocité du mécanisme qu'il choisit de mettre en œuvre.

\* \* \*

L'un des meilleurs romans des années cinquante n'a pas encore été réédité. Son sujet reprend la fresque sociale dont on a longtemps attendu l'achèvement réaliste après *Trente Arpents* et *Bonheur d'occasion*, mais on sait que le développement du roman québécois allait emprunter un tout autre parcours<sup>10</sup>. Il n'en est pas moins étonnant que *Les vivants les morts et les autres*<sup>11</sup> de Pierre Gélinas, publié en 1959, ait sombré dans un oubli presque complet. Ce titre devrait, selon moi, trouver sa place à côté des premiers romans d'André Langevin et de Gérard Bessette, entre *Le Temps des hommes* (1956) et *Les Pédagogues* (1962). D'une écriture plus sobre et d'une composition plus complexe, d'une ambition aussi plus élevée, d'une facture généralement impeccable et par endroits nettement supérieure, c'est un chef-d'œuvre méconnu de notre littérature romanesque. J'assume tous les risques d'un enthousiasme qui mesure l'étendue de mon ignorance, puisque je viens tout juste de lire le livre, trente-deux ans après sa publication.

L'intrigue commence par une mutinerie dans un chantier de bûcherons de la Windigo, en Haute-Mauricie, et se termine par une grève des ouvriers du textile dans une usine d'Hochelaga. Entre les deux événements, on voit l'Histoire pénétrer de toutes parts les vieux remparts de la famille et de la culture canadiennes-françaises: l'agitation semi-clandestine des militants communistes autour des

10. Gilles Marcotte en a fourni une explication qui reste l'une des plus convaincantes que nous ayons. Cf. *Le Roman à l'imparfait*, Montréal, La Presse, 1976.

11. Montréal, Cercle du livre de France, 1959, 314 pages.

organisations catholiques du syndicalisme, la chasse aux sorcières des politiciens, la grève chez Dupuis Frères, un grand congrès pour la paix à Toronto, l'émeute au Forum de Montréal après la suspension de Maurice Richard, l'utopie laïque de la lutte des classes en pleine révolution industrielle, la dislocation des relations humaines dans l'effritement du tissu social traditionnel. À travers tout cela, le chassé-croisé d'une foule de personnages admirablement dessinés auxquels Michel Tremblay n'aura pas grand-chose à ajouter. Le roman ouvrier de Pierre Gélinas est sans exemple dans la littérature québécoise, ce qui est déjà un réel objet d'étonnement. Il est encore plus étonnant de s'apercevoir que ce coup d'essai n'a rien d'une ébauche timide. C'est au contraire une œuvre parfaitement accomplie, d'une force renversante et pleine de nuances infiniment subtiles dans la description de la complexité d'un milieu social. Aucune naïveté, aucune simplification, pas de raideur de style ou de fautes de ton. Comment se passer d'un tel livre? *Les vivants les morts et les autres* réussit à rendre contemporains la cacophonie des discours, la diversité des intérêts et des groupes, l'anachronisme des situations qui coexistent au sein d'une société travaillée en profondeur par autant d'agents de transformation, comme l'est celle du Québec des années cinquante. Le cliché commode de «la grande noirceur» ne résiste pas à la lecture de ce roman dont l'histoire se passe au début des années cinquante. Il est permis de se demander si l'une des raisons de l'oubli dont il a été victime ne s'explique pas en partie par le mythe de la Révolution tranquille, auquel il serait capable de porter ombrage.

C'est encore un roman d'apprentissage, mais sa trame psychologique se détache d'un arrière-plan social richement détaillé. Les méandres d'une introspection nébuleuse ne prennent aucune part à l'action qui se développe clairement, tout en embrassant une ampleur considérable. Maurice Tremblay, le héros qui focalise le point de vue général

du récit est plutôt un anti-héros: son histoire est celle d'une désillusion. Héritier d'une importante fortune familiale et d'une éducation classique, le jeune homme s'engage à la défense de la classe ouvrière avec l'idéalisme propre à son âge, renforcé par la mauvaise conscience de sa classe. Au terme de l'intrigue, ayant épuisé les pouvoirs mystificateurs du messianisme marxiste, il ouvre sereinement les yeux sur sa condition d'homme et on se prend à rêver du roman inédit qui pourrait commencer là où prend fin celui qu'on vient de lire. L'évolution de Maurice est-elle symbolique de celle des ouvriers auxquels il a dû se mêler pour découvrir l'homme qu'il est devenu? Rien n'est moins sûr. Certains de ces personnages sont inoubliables, mais leur sort est de ne sortir qu'un moment de la foule anonyme pour y rentrer sans laisser de traces. C'est que le texte met vraiment en jeu une dynamique collective, il brosse le tableau crédible d'une époque charnière, il mesure le jeu délicat d'un équilibre instable qui redessine les traits changeants de tout un peuple au monolithisme beaucoup moins assuré que le voulait l'image figée qu'on aimait à s'en faire.

\* \* \*

Comment réactualiser des textes qui portent évidemment les marques de leur âge? Pourquoi les relire aujourd'hui? Les quelques romanciers dont j'ai parlé (à titre d'exemples) témoignent d'une tradition qui ne semble guère avoir laissé de trace: entre le XIX<sup>e</sup> siècle messianique et la littérature d'après la Révolution tranquille, il existe comme un fossé que l'oubli n'a cessé de creuser, pour cautionner l'opposition factice entre un présent tout moderne et un passé révolu. Au lieu de ce schéma simpliste, il vaudrait mieux s'aviser de l'aspiration vers l'avenir et de l'exploration de nouveaux moyens formels chez des écrivains qui ont pressenti le changement, pendant les décennies quarante et cinquante, avec une intensité et une spontanéité

que nous ne soupçonnons pas. La rupture non équivoque qu'ils ont courageusement entreprise par rapport aux attentes de leur époque pourrait ainsi devenir un élément de continuité avec les aspirations de la nôtre.